



Amicale du Camp de Gurs , 12 rue René Fournets - 64000 PAU - C.C.P. BORDEAUX n° 4 104 13 V

N° ISSN - 0249 - 9266

N° .61 - septembre 1995

Imprimé par nos soins à ANGOULEME -Commission paritaire 2 147 D 73 - Le Directeur de la publication : L éon BERODY

EDITORIAL

MEMOIRE ET TEMPS PRESENTS

Chaque fois, la journée-souvenir de la Déportation et de l'internement nous invite, au cours des cérémonies et rencontres, à ne jamais oublier les crimes du nazisme et de ses émules.

L'Amicale du camp de Gurs, fidèle aux victimes, conduit son action pour sensibiliser l'opinion contre toutes les formes de haine raciale.

Action d'autant plus nécessaire que l'époque présente voit se développer la xénophobie allant jusqu'aux crimes au nom de la pureté ethnique ou au fanatisme intégriste, comme le montrent guerres et attentats, et notamment celui contre une école d'enfants juifs de Villeurbanne, le dernier en date au jour où j'écris ces lignes.

L'idée abjecte de l'existence d'une race supérieure et d'une idéologie dominatrice et fasciste n'a pas disparu avec la victoire sur le nazisme. On pourrait revenir cinquante ans en arrière, sans vigilance active et résolue.

Dans les camps, notre règle était : entraide et solidarité. Nous y sommes plus que jamais fidèles, aussi nous opposons-nous à toutes les formes d'exclusion.

C'est pourquoi il ne peut être envisageable de nous contenter d'un constat, mais au contraire, il nous faut redoubler notre combat pour, dans la fidélité à nos disparus, poursuivre l'action contre le racisme sous toutes ses formes.

Plus que jamais, nous voulons rester unis dans notre idéal de Paix et d'Amitié.

Le Président : Léon BERODY

LA JOURNEE NATIONALE DU 16 JUILLET a été célébrée à GURS, le matin, et à PAU l'après-midi

Comme nous en exprimions l'espoir en page 1 de notre dernier numéro, l'intervention de l'Amicale auprès de la Préfecture des Pyrénées Atlantiques, a reçu une suite favorable. La cérémonie principale a eu lieu à Gurs, au Mémorial réalisé par l'Amicale, avec l'aide de l'Etat, des Collectivités territoriales (Région, Départements et Communes) et les souscriptions des Associations et particuliers.

La presse régionale en a rendu compte dans les éditions du 17 juillet (voir ci-après la teneur des articles et photos publiés par « Sud Ouset » et La République des Pyrénées »)

Journal « Sud-Ouest du 17 juillet 1995

COMMEMORATION DU 16 juillet à GURS POUR PERPETUER LA MEMOIRE

Dans le petit matin brumeux, tous étaient venus pour cette première au camp de Gurs. Profitant de la journée nationale de commémoration de la rafle du Vel'd'Hiv, la commune marquait ainsi d'une pierre blanche ce 16 juillet dédié aux victimes du racisme et de l'antisémitisme, prônés par l'occupant germanique pendant la deuxième guerre mondiale.

Autour de Louis Costemalle, maire de la commune, Jean-François Denis, Préfet des Pyrénées Atlantiques, Jean-Pierre Cazenave-Lacroust, Sous-Préfet, Jean-Jacques Cazaauranc et François Maïtia, conseillers régionaux, Auguste Cazalet et Louis Althapé, sénateurs, ainsi que Jean Lassalle, conseiller général représentant le ministre et président

du conseil général, François Bayrou, le conseiller général du canton Jacques Pédéhontaa et une soixantaine de personnes ont rendu hommage aux 1067 disparus reposant dans le cimetière du camp de Gurs.

« RESOLUS A FAIRE BARRAGE »

M. Bérody, président de l'Amicale du camp a appelé à la vigilance, insistant sur le fait que nous n'étions « pas à l'abri d'un développement de la xénophobie et du racisme » Et d'évoquer les événements actuels en Bosnie, « peu d'entre nous pouvaient imaginer que pouvait s'opérer l'inacceptable, à savoir l'épuration ethnique »

Rappelant le caractère inhumain de cette opération, M. Bérody s'est voulu ras-

sembleur. « Soyons au-delà de nos convictions et de nos croyances religieuses unis et résolus pour faire barrage » devait-il conclure avant de céder la parole au rabbin Uhayon, représentant de la communauté juive, qui entonnait un Kaddish, prière aux morts dans le rituel juif.

Après une minute de silence, Henri Pommiès, maître de cérémonie et chef du protocole, invitait tout le monde à rejoindre le détachement du 5° RHC au mémorial. Là, MM. Denis, Cazenave-Lacroust et Bérody sacrifiaient à la tradition du dépôt de gerbes, tandis que les clairons des sapeurs-pompiers d'Oloron jouaient l'hymne aux morts. Avant de clore la commémoration, le préfet, en compagnie du général Wazinski, commandant de l'ETAP de Pau a

salué l'ensemble des associations d'anciens combattants, de résistants et de déportés présents pour la cérémonie. « Je suis heureux que deux mémoires soient honorées ici. La première par les allemands en 1967 et la seconde par ce mémorial contre le racisme et l'antisémitisme, qui fait de Gurs un lieu digne du souvenir. C'est un devoir que nous avons de perpétuer la mémoire pour les jeunes générations » déclarait M. Costemalle à l'issue de la réunion, en regrettant vivement que son projet de restaurer l'axe central du site, dans le cadre d'un « camp du souvenir » accueillant des jeunes pendant l'été, ait subi quelques « blocages ».

ERIC MARTY



« Tous unis dans une même volonté; lutter contre l'oubli. » (Photo E.M.)

LA CEREMONIE A PAU, le 16 juillet, après-midi

Une autre cérémonie avait lieu, à 18 heures, au rond-pont de la gare de Pau, où, depuis 1993, est installée une plaque érigée dans tous les chefs-lieux de Département, pour la mémoire des victimes du nazisme. C'est ainsi qu'en rend compte

« La République des Pyrénées », du 17 juillet

La journée nationale organisée en mémoire des persécutions racistes et antisémites a donné lieu à une cérémonie hier soir au rond-point de la gare de Pau. Le préfet des Pyrénées Atlantiques, Jean-François Denis, le député et vice-président du conseil général Jean Gougy. Le sénateur Cazalet, M. Lasseguette, représentant le maire de Pau, le colonel Verdon, le commissaire de police M. Tristan, M. Huber, président des sous-officiers de réserve de Pau-Béarn et M. Adias, des combattants de Dien Bien Phu, anciens combattants et porte drapeau, étaient présents.

Un des membres de la communauté juive a évoqué la période de la déportation, pour « garder en mémoire cette période sombre de l'histoire » alors que le rabbin récitait une prière en mémoire des populations juives et tziganes victimes de la barbarie nazie. Les personnalités ont déposé des gerbes au pied de la stèle commémorative, qui rappelle le 53^e anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv'.



Une cérémonie empreinte d'émotion (photo Daniel Buisson, Pyrénées-Presse)

Mme RABSZILBER (internée à GURS à 8 ans) témoigne.

Madame RABSZILBER (Catherine), avait 8 ans en 1940. Son père, émigré allemand en France dès 1930, fut interné en Moselle, puis en Meurthe et Moselle, en septembre 1939, par le gouvernement français, dès la déclaration de guerre. Sa femme et ses quatre enfants furent ensuite internés à Gurs, malgré leur nationalité française, comme bien d'autres familles de Moselle.

Catherine fait partie de cette catégorie des « indésirables » de Gurs.

Après l'armistice de juin 1940, son père fut libéré par les Allemands, mais ensuite emprisonné en Belgique, à cause de ses démarches faites avant guerre pour devenir français ! Il fut ensuite mobilisé (les « malgré nous ») dans la Luftwaffe. Quelle situation dramatique pour cette famille écartelée !

Madame Rabszilber nous a transmis huit pages de ses mémoires concernant cette période. Dans ses souvenirs poignants, nous avons dû (hélas) « couper » tout ce qui n'avait pas directement trait à Gurs. Mais il nous a paru utile de publier les extraits ci-dessous.

(...)

Nous étions quatre enfants, Jacqueline, Christophe, Charlotte et moi, Catherine. Charlotte était la plus jeune de nous. Vers l'âge de deux ans, juste avant la guerre, elle avait été opérée d'une pleurésie purulente et sa plaie était restée longtemps ouverte et suppuraient tout le temps. Nous avions donc fait une « neuvaine », ce qui veut dire que pendant neuf jours de suite, nous sommes allés prier la Sainte Vierge et faire brûler des cierges. Pas très loin de chez nous, au bord de la forêt, il y avait une minuscule chapelle avec une statue de la Vierge : c'est là que nous allions prier.

Charlotte se rétablissait lentement mais sa plaie suppuraient toujours. Peut-être n'avons-nous pas prié avec assez de ferveur ? Ou bien la Sainte Vierge ne nous aimait pas vraiment ? Nous n'étions catholiques que depuis peu. Avant, maman et ses enfants étaient protestants, puis nous étions devenus catholiques pour faire plaisir à la mère de papa, qui était venue spécialement de Cologne pour la circonstance. Je me souviens bien du jour où nous avons été baptisés. Monsieur le curé nous avait mis du sel sur la langue, ce qui avait plu à Christophe, qui en avait redemandé.

(...)

Puis ce fut la guerre. Papa était venu en France en 1930. Il n'aimait pas la tournure qu'avaient pris les événements en Allemagne, et ne supportait pas les nazis. Il était avant tout un pacifiste. Deux de ses frères étaient également venus en France plus tard. Karl, l'aîné, n'avait pas trouvé de travail et s'était engagé dans la Légion Etrangère. Il aurait pu travailler avec papa, mais n'avait aucun talent pour la peinture. Peter, le cadet, avait travaillé dans une ferme, il aimait s'occuper des animaux. Tous les deux ont été tués au cours de la guerre : le premier en Afrique, l'autre en Russie. Papa a été tué en Belgique : ce n'était pas un héros ! Trois frères partis d'Allemagne, trois morts d'une même famille. Le quatrième frère, prisonnier en Russie, fut libéré en 1948.

()

Tout a basculé le 3 septembre 1939. Le 5 septembre, tous les ressortissants de pays ennemis ont été internés. Notre père était en un premier temps dans un camp, ici, en Moselle.

()

Par une belle journée du mois de mai 1940, le 4 mai exactement, des gendarmes étaient venus, nous avaient priés d'être prêts deux

---/---

---/---

heures plus tard. Les femmes et enfants des ressortissants ennemis seraient également internés.

(...)

Devant la gendarmerie, plusieurs camions, des gendarmes, une foule de personnes, la plupart des femmes en larmes et suppliantes : « Je n'ai rien fait de mal et je suis française, mes enfants aussi, où nous emmène-t-on ? » Le gendarme se contentait de répondre invariablement : « J'exécute les ordres, je ne sais rien d'autre ». Il fallait bien monter dans ces camions...

(...)

Qui prenait la décision d'interner telles familles et pas d'autres ? Je pense que les ordres venaient de la Préfecture, du Maire, de la Police, peut-être aussi de la gendarmerie ?

Nous avons été internés le 4 mai 1940, étions tous les cinq français, nés à Hayange; seul notre père était allemand.

Les autorités avaient-elles, en un premier temps, décidé d'examiner chaque cas ? Peut-être que devant la rapidité des événements, le temps avait été trop court pour mener cette tâche à bien ?

Je m'aperçois que je cherche toutes sortes d'excuses pour ne pas crier mes sentiments de révolte. Ce qui me blesse et me torture encore, est que, bien longtemps après la guerre, j'ai fait plusieurs fois des démarches vaines : chaque fois, on me faisait la même réponse : il n'y avait pas de camps d'internement en France, uniquement des « Centres d'accueil » pour les réfugiés juifs.

GURS ? Inconnu !... On croit rêver !... Cela revient à dire que nous avons « inventé » tous ces événements. Evidemment, comparé à ce qui a été infligé au peuple juif, ce que nous avons vécu n'est qu'un « détail »...

Je connais une personne dont la famille était dans le même cas que nous. Habitant Hayange, le père était autrichien, la femme et les quatre enfants français. Le père avait été interné le 5 septembre 1939 tout comme le nôtre. Cette femme et ses enfants furent tout comme nous chargés sur un camion devant la gendarmerie en mai 1940. Elle eut la chance de connaître un gendarme qui était « compréhensif » et les a laissés redescendre du camion. Dans la cohue qui régnait là, ils ont pu s'esquiver sans attirer l'attention. Ils ont déménagé aussitôt dans une commune voisine où personne ne les connaissait et n'ont pas été inquiétés par la suite.

(...)

Je ne sais plus comment le voyage s'était poursuivi, tout était tellement confus dans ma tête et j'avais certainement dormi à plusieurs reprises. Je ne voyais que des foules de gens, des soldats, des camions. Nous étions arrivés à Gurs, au pied des Pyrénées, çà, je m'en souviens bien !

Gurs était un « Centre d'accueil », c'était écrit au dessus du portail, nous avait dit maman.

(...)

Gurs était une ville de baraques, entourée de barbelés. Une route séparait le camp en deux parties. Vers l'extérieur, plusieurs rangées de barbelés (cela, nous l'avions découvert plus tard). Au début de notre séjour, nous restions près de maman. Elle pleurait souvent, en la voyant ainsi, nous pleurons tous ensemble : c'était contagieux...

(...)

Nous étions nombreux dans notre baraque. Il y faisait sombre et nous avions l'impression d'être sous une immense tente, car la toiture descendait presque jusqu'au sol. Nous dormions avec la tête engagée sous la partie la plus basse. Il ne restait qu'un étroit passage au centre, entre les deux rangées de paillasses. Quand on passait au milieu, il arrivait que l'on trébuchait sur les pieds des personnes étendues là.

(...)

Je ne connais pas la date exacte de notre arrivée à Gurs, peut-être aux environs du 10 ou 12 mai ? Nous avons fait connaissance avec Gurs peu à peu, par petites étapes. Nous nous hasardions chaque jour un peu plus loin de notre baraque. Il était impossible de franchir une certaine limite car des barbelés séparaient le camp en plusieurs îlots et des soldats armés interdisaient toute sortie : « Halte-là ! » était leur expression favorite. Très rarement, l'un d'eux nous adressait quelques mots. Nous les évitions car il nous semblaient redoutables, avec leurs armes.

Au bout de notre îlot, une construction en bois servait de toilettes : il fallait monter quelques marches de planches grossières pour accéder aux latrines. En fait, une simple rangée de trous sous lesquels il y avait des tonneaux. Des séparations arrivaient à mi-hauteur d'homme. C'était un lieu très fréquenté et je ne sais plus s'il y avait 8 ou 10 « places ». Le tout était recouvert d'un toit en planches.

(...) Les « lavabos » en plein air (que j'appelais des « abreuveurs ») : un tuyau percé de trous servait de « robinets » et, en enfonçant un bout de bois rond dans le trou, l'eau s'arrêtait de couler. De toute façon, elle ne coulait que pendant quelques heures le matin, puis de nouveau dans l'après-midi.

Pas de table ni d'étagère où ranger nos affaires. Il n'y avait rien d'autre que des paillasses dans notre baraque. Nos bagages étaient entassés à la tête des paillasses sur lesquelles nous mangions assis. Le matin, nous avions droit à du café noir et un pain pour toute la famille (c'était la ration pour la journée), à midi de la soupe, la plupart du temps des pois chiches dans un jus très clair. Parfois y nageaient quelques morceaux de carotte ou autre légume. De temps en temps, du pâté ou un morceau de fromage. Le soir, rien que du café. J'ai peut-être oublié de citer les quelques rares morceaux de viande ou d'abats, par contre, je n'ai pas oublié la faim qui nous tenaillait constamment, ni les poubelles où nous allions fouiller pour chercher quelque chose de comestible. Il nous arrivait de trouver un croûton de pain et je me souviens d'avoir mangé des pelures d'orange. Nous n'étions jamais rassasiés.

(...)

Il n'y avait pas un seul arbre ni la moindre trace d'herbe dans ce camp. Quand le soleil brillait, le sol était recouvert d'une croûte très dure mais, lorsqu'on creusait un peu, la terre était humide. C'était de la terre glaise qui se prêtait bien à la fabrication de billes que nous formions en les roulant dans nos mains. Christophe et moi en faisons une grande quantité que nous laissons sécher au soleil. Hélas, nos billes tombaient en miettes dès qu'elles subissaient un choc, ou lorsqu'on les oubliait sous la pluie. A plusieurs reprises, les pois chiches qu'on nous servaient étaient tellement durs qu'on ne pouvait pas les mâcher; alors nous les utilisions pour jouer aux « billes », en faisons des bracelets, des colliers et même un chapelet.

Par temps de pluie, nous restions dans notre baraque. Il y eut de gros orages et la pluie s'infiltrait par les fentes du toit. Dans la journée, ce n'était pas trop grave, mais la nuit cela nous empêchait de dormir. Nous avions disposé des boîtes de conserves vides partout sous les gouttières, ouvert les parapluies. Cela faisait du bruit et il fallait vider les boîtes qui débordaient rapidement. Souvent les gouttes d'eau déviaient de leur trajectoire et nous nous retrouvions trempés le matin, et transis de froid. Mais cela n'était pas le plus grave : par temps de pluie, de grosses limaces rouges rampaient sous nos baraques et nous étions terrorisés quand elles se glissaient à travers les fentes du plancher jusqu'à l'intérieur. Ma plus grande peur, à Gurs, était qu'une limace glisse sur moi pendant mon sommeil... Les adultes, eux, avaient peur d'Hitler, en parlaient souvent, ainsi que des nazis...

Heureusement qu'il ne pleuvait pas trop souvent car, alors, le sol qui était dur pendant les journées chaudes, devenait une véritable patinoire sous la pluie. Nos chaussures restaient collées dans la boue et nous préférons alors marcher pieds nus. J'en ai gardé un souvenir douloureux car, un jour, je m'étais blessée sérieusement au pied en marchant sur une boîte de conserves vide enfouie dans la boue.

Je ne saurais affirmer avec exactitude quand un événement tout à fait inhabituel s'était produit (...) Au cours d'un après-midi très chaud, tous les enfants avaient été rassemblés. C'était tout à fait extraordinaire. Nous étions derrière les barbelés depuis si longtemps que tous ont laissé exploser leur joie à l'annonce faite : nous irions faire une promenade à l'extérieur !

Nous sommes partis, encadrés de gardiens et de quelques femmes. En pensée, je nous revois traverser la route qui longeait le camp pour nous enfoncer de l'autre côté, dans des taillis. Il n'y avait pas de chemin, uniquement un petit sentier étroit et je me souviens que nous marchions parmi de nombreuses et hautes fougères et des ronces qu'il y avait là. Nous avons marché longtemps, avons cueilli des fleurs pour en faire des bouquets et je me rappelle bien d'avoir tressé une couronne avec des brins d'herbes et des fleurs pour Charlotte. Papa nous avait fait des couronnes semblables, avec des marguerites, quand nous allions nous promener ensemble dans la nature, autrefois.

Je sais que nous étions tous fatigués, par cette chaleur, surtout les petits comme Charlotte, qui n'avaient pas l'habitude de marcher autant. Nous sommes rentrés au camp avec nos bouquets et couronnes qui s'étaient fanés... Ce fut la seule fois où nous sommes sortis du camp et cela ne s'est plus reproduit.

Aujourd'hui, je me demande si cette sortie n'était pas un prétexte pour nous soustraire à la visite d'inspection des Allemands après l'armistice... ?

(...)

---/---

.../...

D'autres groupes d'hommes accompagnés de soldats passaient devant le camp. Chaque fois, nous nous précipitions vers les barbelés pour les voir. Un jour, un homme, parmi eux, avait reconnu maman, l'avait appelée. Maman courai, en longeant les barbelés, en pleurant, pour suivre ce groupe qui continuait à avancer de l'autre côté sur la route. Nous aussi, avions reconnu cet homme : c'était un de nos voisins d'Hayange qui avait été interné en même temps que papa.

— « Pierre, Pierre ! » criait maman, empêchée de suivre ces hommes à cause des barbelés.

Quelques jours après, dans l'îlot, régnait une effervescence incroyable. Que se passait-il ? Il m'est impossible de m'en souvenir, excepté que papa était venu pour nous faire sortir de camp. Comment s'y était-il pris ? Avait-il une autorisation ? Je l'ignore...

(...)

Pour résumer cette période passée, ces mots : soldats, camions, peur, faim, train, puanteur, vermine, boue, misère, désespoir, panique, résation... J'avais huit ans !... (...)

...

Ce besoin d'écrire m'est venu depuis la commémoration du 50^{ème} anniversaire du débarquement. On en parle dans la presse, parlée, écrite, télévisée. On nous montre des documents, on publie des livres. Jamais on n'a autant écrit sur la dernière guerre. Des allusions blessantes m'ont été faites. Certes, nous n'étions pas à Auschwitz, alors il vaut mieux se taire...

Tous les souvenirs enfouis me reviennent, et ils font très mal. Jamais plus cela... Voilà des mots répétés sur tous les tons. Je vois et j'entends, et ne comprends toujours pas.

Il y a encore, il y aura toujours des indésirables quelque part.

Catherine RABSZILBER

AU RENDEZ-VOUS DU SOUVENIR

1500 congressistes et amis de la Fédération Nationale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP) ont participé aux travaux, rencontres et cérémonies de cette importante Association, qui a tenu ses assises au Palais des Congrès à Strasbourg, les 22, 23 et 24 juin 1995. L'Amicale du Camp de Gurs, invitée, y était représentée par notre ami Didier NAUDE, membre de la Direction, lequel nous a fait son rapport, publié ci-dessous.

« Parmi les libérateurs de la coalition anti-hitlérienne, je citerai la présence de l'ancien combattant d'Ukraine, de la 60^{ème} armée soviétique, entré à Auschwitz; de Paul Bodot, premier soldat français à pénétrer, avec les Américains, dans le camp de Buchenwald; de Francine Christophe, qui a montré l'étoile jaune qu'elle portait à 8 ans, quand elle a été déportée; ou de Guy Poirat, enfant né dans le camp de Ravensbruck, qui a survécu grâce à la solidarité et aux sacrifices des femmes qui y étaient internées.

A noter la présence du Général Egge, président de la Fédération Mondiale des Anciens Combattants; d'Arialdo Bansi, président de la Fédération Internationale des Résistants, de Pierre Henri Imbert, directeur des Droits de l'Homme au Conseil de l'Europe, de Madame Denise Vernay, présidente de l'A.D.I.P., etc, etc.

Au fil de ces journées fertiles en émotion et de haute tenue, les participants à ce rassemblement bénéficièrent d'une animation artistique de qualité, avec les chanteurs Yiddisch Ealila et Benzimet, le groupe tzigane Chukar Dlibeu et le récital, ô combien bouleversant, de l'ancien déporté John William, sans oublier l'oratorio « Chants de Retour » commandé par la FNDIRP à Marius Constant, sur des poèmes d'Yves Boulongne.

Les nombreuses cérémonies qui se cristallisèrent autour du Congrès furent axées sur le 50^{ème} anniversaire de la libération des camps, mais aussi de la fin du cauchemar lié avec la reddition sans condition du Reich hitlérien.

Afin que le temps n'efface pas l'oubli, le geste symbolique de ces milliers d'oeillets rouges et blancs, balancés dans le Rhin depuis le pont de l'Europe par des enfants, la lecture de poèmes sur la Déportation par des étudiants sur la place Kléber à Strasbourg, l'hommage rendu au Monument de la Résistance et de la Déportation par les autorités civiles et militaires,

la présence de centaines de porte-drapeau et d'une foule nombreuse, sont autant de messages qui doivent perpétuer reconnaissance et vigilance.

Dans cette même perspective, comment ne pas associer à ce témoignage, les lieux d'amitié et de respect au travers de la réception dans un des salons de l'Hotel de Ville, le dîner avec les délégués étrangers, avec échange de cadeaux dans une atmosphère de cordialité et de fraternité. Les rencontres, les retrouvailles, les souvenirs, l'espoir, le temps qui passe, tout cela reflété dans les propos entre camarades et amis, lors des repas pris en commun.

Ultime pèlerinage au Struthof Natzwiller: une longue caravane de plus de trente cars, escortée par la Gendarmerie, transporta plus de 1 500 délégués, porte-drapeau et invités, sur l'emplacement du Mémorial qui rappelle la barbarie nazie sur la terre française. Des conditions atmosphériques déplorables, la tâche sombre du camp maudit sous le brouillard et la pluie, le silence des participants, le roulement du tambour, les ordres, le bruit métallique des armes de la section militaire d'honneur, donnèrent une note saisissante et poignante en ces lieux de l'horreur et du sacrifice.

Présent lors de ces cérémonies en tant que représentant de l'Amicale du camp de Gurs, j'apporte par ces lignes un témoignage, bien qu'incomplet, mais qui laissera dans les mémoires et dans le coeur des participants des traces profondes de cette volonté unanime qui nous incite à ne pas oublier et d'être les messagers de la vérité et de la défense de nos libertés.

GURS ou STRUTHOF : Plus jamais ça !

NAUDE Didier
membre du Bureau de l'Amicale du Camp de Gurs »

La Souscription pour le Mémorial : 5° liste

L'Amicale a encore reçu quelques subventions depuis la publication de notre dernier numéro,

Rappel du total de la 4° liste	509 808 F
+ 5 £ et 200 \$	
Conseil régional d'Aquitaine	50 000
CONSEIL municipal de Saint Jammes	500
« « Idron-Ousse	500
« « Hendaye	3 000
« « Morlaas	1 000
« « Garlin	250
« « Portet	200
« « Laas	150
« « Herrere	500
« « Préchacq-Josbaig	200
« « Préchacq-Navarrenx	500
« « Hôpital St. Blaise	500
« « Aydius	500
« « Arbonne	1 000
« « Boeilh-Bezing	1 000

Conseil municipal d'Arancon	200
« « Charre	1 000
« « Cette-Eygun	500
« « Lee	500
« « Sévignacq	200
« « Sauvelade	250
ETTINGER John, des U.S.A	732
FINGER Roger,, Tarbes	500
KOLB Mme, des U.S.A	25 \$
MOENCH Lene, d'Allemagne	500
UDOVICKI Lazar, de Belgrade	200

Total arrêté au 15 septembre 1995 **574 190 F**

+ 5 £ + 225 \$

MERCI A TOUS

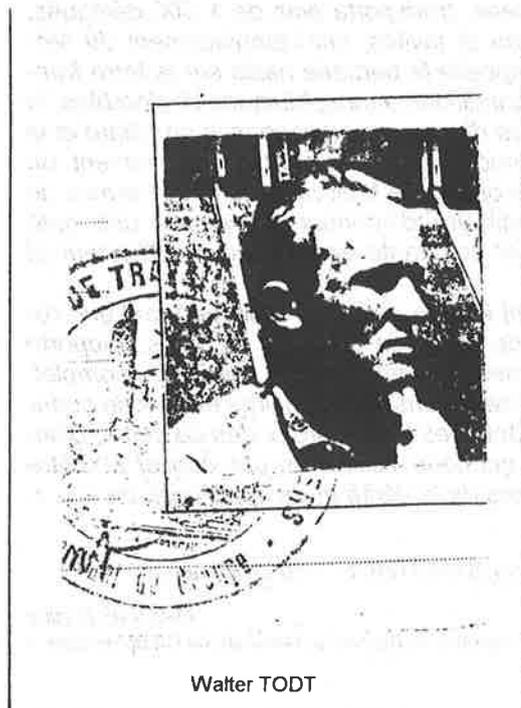
DOCUMENTS

M. Walter TODT, de Hambourg (Allemagne) a rencontré à Pau notre Secrétaire général, Claude Laharie, pour faire don à l'Amicale de plusieurs objets et documents datant de son internement à Gurs, où il a séjourné de 1940 à 1942. Il fut transféré du camp de Milles au camp de Gurs, en octobre 1940. Il a été rapidement affecté au 182° groupe de travailleurs étrangers chargés de l'entretien du camp.

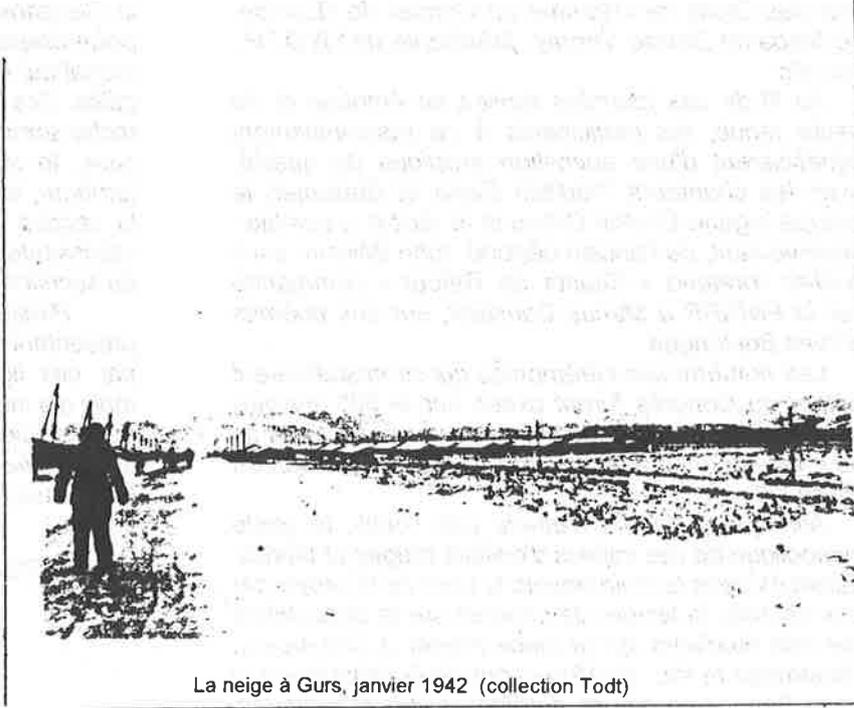
Il lui a remis, pour l'Amicale:

- ♦ une planche de bois sculptée trouvée en 1958 au cimetière de Gurs, à l'époque où celui-ci était en ruines et où les vaches venaient brouter au milieu des tombes (l'actuel cimetière date de 1963). Cette planche est très belle et porte le nom d'un volontaire des Brigades internationales, mort au camp en 1939, l'Uruguayen José CAMPO. Lorsqu'il a ramassé cette planche, elle pourrissait, ainsi que d'autres, dans la boue du cimetière.
- ♦ de nombreux documents lui ayant appartenus au camp (laisser-passer, cartes postales, certificat de vaccination)
6 photos de groupes: internés du 182° passant devant l'îlot des subsistances; leur lieu d'affectation, cartes d'identité, équipes de football, etc.

Ces documents et objets seront déposés au Musée.



Walter TODT



La neige à Gurs, janvier 1942 (collection Todt)

DANS NOTRE COURRIER



M. Pierre ARON de Paris, critiquant une phrase de l'article de Jean Laplace, (publié dans « La République des Pyrénées », et reproduit dans notre bulletin n° 60), nous dit:

Chers amis, combien de fois faut-il le répéter ? Le camp de Gurs ne fut pas « un camp allemand » ou « nazi en France (...) Or, voici que (page 2 du dernier bulletin) on trouve, (sans rectificatif) sous la plume de M. Jean Laplace, le membre de phrase suivant: « la stèle érigée au centre du cimetière où reposent 1 250 victimes de la barbarie nazie »... Si l'on peut effectivement dire que sans « barbarie nazie » il n'y aurait sans doute pas eu de guerre d'Espagne ni le régime dit « Etat français » et certainement pas l'expulsion des Juifs badois, il n'en demeure pas moins que le camp de Gurs est aussi un témoin de la barbarie française

Il est caractéristique que l'article de Monsieur Jean Laplace ait été publié dans un journal non « spécialisé » (La République des Pyrénées) et s'adresse donc au grand public, ce public souvent trop enclin à croire que la « barbarie » est le fait des autres et que le camp de Gurs n'a rien à voir avec notre actualité bien française de 1995. Je vais le répétant: si mon père, ma mère, leurs deux enfants s'étaient présentés à la frontière française non en juin, novembre 1933 et juin 1934 respectivement, mais en 1995, ils se seraient, comme des dizaines de milliers d'autres Juifs allemands, vus refuser le droit d'asile. (...)

Rectificatif : Notre ami nous signale, avec juste raison, deux coquilles qui se sont produites dans notre article (page 3 du bulletin n° 60) intitulé « Oscar ALTHAUSEN à l'honneur ». Le journal cité s'appelle *Mannheimer Illustrierte*, et la ville où habite notre ami Althausen s'écrit : *Mannheim* et non *Manheim*.



M. Maurice FALLET de Saint-Gratien, intéressé par l'émission d'FR3 (du 25 mai dernier) sur le Camp de Gurs, s'est procuré notre adresse et nous apporte un témoignage. Bien que celui-ci ne concerne pas directement le camp de Gurs, il nous paraît intéressant d'en publier l'essentiel.

(...) Me trouvant en juillet-août 1940 au centre de démobilisation d'Argelès-Gazost (H.P), qui se trouvait à l'école privée de jeunes filles, route de Pierrefitte-Nestolas, j'ai eu connaissance d'un camp de réfugiés espagnols, installé dans les bâtiments des anciennes mines de fer d'Arrens (H.P) Le centre de démobilisation d'Argelès-Gazost était chargé du ravitaillement de ce camp. (NDLR: en fait, il ne s'agit pas d'un camp, mais du lieu de résidence d'une Compagnie de Travailleurs étrangers) J'ai eu aussi connaissance de ce camp par mes parents, réfugiés venant de l'Aisne, qui se trouvaient en mai-juin 1940 à Arrens, puis en juillet-août à Aucun (H.P) (...) L'année dernière, j'ai eu la surprise de voir, dans un des cimetières d'Amiens (où se trouve la famille de ma femme), une pierre tombale très simple (plaque de béton)

qui était jetée, pour être mise dans une benne. Elle portait les inscriptions : « Teniente republicano español- 1945 ».

Je me suis renseigné auprès du service Cimetières de la mairie d'Amiens et j'ai eu l'acte de décès. Ce combattant de la République espagnole était originaire de Roquetas -de- Mar (extrême sud de l'Espagne). Aussitôt après la mort de Franco, il a été réclamé par sa famille pour être inhumé à Roquetas- de- Mar. Je n'ai pu savoir s'il s'était engagé avec nous en 1939, ce qui est très possible. Le gardien du cimetière m'a donné cette plaque de béton. Elle se trouve dans mon jardin et, chaque fois que je passe devant, je ne puis m'empêcher de penser à ces premiers Combattants anti-fascistes dont je connais l'histoire.



Mme RABSZILBER, de Famech, dont nous publions par ailleurs un témoignage, déploie une grande activité pour la mémoire des Lorrains maltraités par le Gouvernement français en septembre 1939, puis par les Allemands après l'annexion en 1940. Dans une lettre adressée à notre ami Larribite, elle écrit :

(...) Ici, en Lorraine, le nom de Gurs est pratiquement inconnu, excepté de quelques rares personnes que j'ai pu contacter. Vous savez que la Moselle était annexée en 1940: cela a créé une situation particulière ici. Les « Malgré-Nous » se voient toujours reprocher d'avoir porté l'uniforme allemand. Depuis 1989 s'est formée une association du nom d' AS.CO.ME.MO qui s'emploie à faire connaître toutes les situations avant et sous l'occupation. Grâce à eux, Gurs et l'Amicale seront connues, ici en Lorraine, par mon intermédiaire. Récemment, j'ai été contactée par un étudiant prépa-

rant une thèse sur Adrienne Thomas (écrivain ayant vécu en Lorraine), internée à Gurs en mai-juin 1940.

Ce jeune homme ayant appris par un responsable d' AS.CO.ME.MO que j'avais été internée à Gurs, espérait que je puisse me souvenir d'elle et des personnes qu'elle évoquait dans ses livres. Au cours d'une rencontre, il m'a remis un manuscrit (non publié) écrit en allemand par Adrienne Thomas. (uniquement le passage concernant son internement), que j'ai traduit. (...) Je vous joins cette traduction, en espérant que cela puisse combler une petite partie des lacunes concernant la période de l'été 1940. (...)

Etait joints à sa lettre une copie du bulletin n° 20 de l'AS.CO.ME.MO, et 17 pages dudit manuscrit non publié, dans lequel l'auteur traite de sa vie à Gurs et de celle de ses compatriotes lorrains. Il ne nous est pas permis de reproduire un texte inédit sans l'autorisation de l'auteur ou de ses héritiers, et c'est dommage, car ce serait un témoignage de plus sur l'internement à Gurs de ces patriotes lorrains.

Merci à Mme Rabszilber de son activité pour la mémoire du camp de Gurs.

La Vie de l'Amicale

NOS PEINES

GANS Willelm, de Grenoble. Ancien interné à Gurs, et autres camps du Midi, auteur du livre « SILENCE, ON TUE ! », est décédé le 1^{er} août 1995, âgé de 80 ans. Sa famille nous a adressé un faire part. Merci et sincères condoléances.

GENEVOIS Louis, de Paris. Sans nouvelles de cet ami, depuis quelques temps, nous venons d'apprendre son décès, remontant à deux ans. Membre de la Direction de l'Amicale, il ne participait plus aux réunions du bureau à Paris, depuis longtemps. Rappelons qu'il avait joué un rôle important au moment de la création de l'Amicale. C'est lui, en particulier, qui avait présidé, en raison de son grand âge, l'Assemblée générale constitutive, il y a une quinzaine d'années.

ADHESIONS

Nouvelles adhésions enregistrées depuis notre dernier bulletin : Madame BEAUX Véronique, de Thual (35); Monsieur FALLET Maurice, de Saint-Gratien (80); Madame GOLDMAN Ruth, de Montrouge (92); Monsieur ROSNER David, d'Israël, qui a joint à son courrier une somme de 2 500 Frs pour la caisse de l'Amicale.

Bienvenue parmi nous.

HOMMAGE AUX DETENUS POLITIQUES DE GURS !

Une lettre de Mme QUERE, membre de l'Amicale, adressée à Henri Martin, Secrétaire de l'Amicale. Elle a bien connu notre camarade Yves PERON (1) interné politique à Gurs, de juin à octobre 1940.:

« Je rentre de Périgueux. Je ne manque jamais de penser à vous, quand vous étiez à Périgueux (2) en ce dernier trimestre 1940...et d'autant plus, cette année, que la « Perlerie » (3) a brûlé !...

Un reportage dans « l'Echo du Centre » du 7 juillet 1995 racontait l'incendie comme un fait divers, sans aucune référence à l'histoire de ce lieu. Je me

suis sentie obligée de faire un historique au journal...Le souvenir de Péron reste encore vif et je tiens toujours à faire connaître le courage et la dignité de nos camarades à cette époque. La mémoire vous a souvent oubliés...Et pourtant, tous leurs sacrifices à leur idéal nous ont sauvé la vie, la liberté et l'honneur. (...)

Madeleine QUERE

- (1) Yves Péron était un responsable politique du Parti Communiste Français, interné à Gurs par transfert des prisons parisiennes.
- (2) Tous les détenus politiques ont été jugés, à partir d'octobre 1940, par un Tribunal militaire, siégeant à Périgueux.
- (3) La « Perlerie » était une usine désaffectée dans laquelle les détenus arrivant de Gurs attendaient leur passage en jugement.

LE MEMORIAL EST TRES VISITE

Notre ami Larribite, qui réside à Préchacq-Josbaig, village jouxtant Gurs, est souvent mis à contribution, par l'Amicale, ou directement, pour recevoir et guider les visiteurs du Mémorial et du cimetière.

Depuis l'inauguration, et surtout en juillet et août, de nombreux cars d'associations ont fait étape, inscrivant leur nom sur le livre d'or du camp, que détient Mme Campistrouts, la gardienne du cimetière. On remarque des voitures venant de divers départements, (34, 16, 37 ...). Une des visiteuses s'est fait connaître comme la nièce du pasteur Cordier (qui venait au camp de 1939 à 1944)

tements, (34, 16, 37 ...). Une des visiteuses s'est fait connaître comme la nièce du pasteur Cordier (qui venait au camp de 1939 à 1944)



Une partie du Mémorial, la baraque symbolique à l'extrémité de l'allée centrale du camp (photo H.M)